

Le Rappel à l'ordre, suite et pas fin

Daniel Lindenberg

DANS **LA PENSÉE DE MIDI 2008/4 N° 26**, PAGES 54 À 66
ÉDITIONS **ACTES SUD**

ISSN 1621-5338

ISBN 9782742780952

DOI 10.3917/lpm.026.0054

Date de mise en ligne : 01/12/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2008-4-page-54?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Actes Sud.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Le Rappel à l'ordre, suite et pas fin

Retour sur une controverse qui a agité le monde intellectuel français et sur un diagnostic juste qui annonce des temps obscurs...

Au Flore il n'est plus de bon ton d'être de gauche

Le Figaro, 24 février 2007.

Nous avons gagné la bataille des idées

François Fillon, 27 juin 2008.

SIX ANS APRÈS

En novembre 2002 paraissait à la “République des idées” un petit livre, *Le Rappel à l'ordre*⁽¹⁾, qui déclencha une bronca mémorable. Quelques-uns m'approuvèrent, d'autres plus nombreux, et bien organisés, m'agonirent d'insultes. Autant le dire franchement : je ne crois pourtant pas m'être trompé sur l'essentiel. Les vociférations de la “pensée-zéro”, comme dit Emmanuel Todd, ne m'ont pas fait changer d'avis. Des défenseurs de la “pensée libre” qui n'agissent que par leur pouvoir de censure, d'intimidation et de désinformation, cela évoque par trop les immortels slogans de l'anti utopie orwellienne : “L'esclavage c'est la liberté” ; “La guerre, c'est la paix” ; “L'ignorance

* Essayiste, historien des idées et journaliste. Il est professeur à l'université de Paris-VIII et conseiller à la direction de la revue *Esprit*. Parmi ses récentes publications, on peut citer : *Le Rappel à l'ordre : enquête sur les nouveaux réactionnaires* (Le Seuil, 2002) ; *Destins marranes* (Hachette, 2004, Prix Alberto Benveniste, 2005) ; *Choses vues. Une éducation politique autour de 68* (Bartillat, 2008). Il a par ailleurs créé un blog : <http://dlindenberg.blogspot.com>

(1) Daniel Lindenberg, *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Le Seuil, 2002.

c'est la force". Sur un point fondamental au moins, je crois même *avoir mis dans le mille*. L'époque est bien marquée par la levée des tabous (d'aucuns disent la "désinhibition", ce qui est aussi possible) que j'avais identifiée. La campagne présidentielle française de 2007 s'est déroulée sous cette enseigne. Mais cette injonction, qui semble aller de soi, (quoi de plus méritoire pour un esprit libre que de n'avoir pas peur des mots ?) est en réalité équivoque, comme l'a démontré Jürgen Habermas dans un article paru dans la *Süddeutsche Zeitung* en 2002, à l'occasion d'un énième débat sur le rapport que doit ou ne doit pas entretenir l'Allemagne avec son passé. Pourquoi parler de tabou demande le philosophe, alors qu'il s'agit simplement de faire connaître la vérité historique aux jeunes générations ? Alors que sous prétexte *d'appeler un chat un chat* la parole raciste, misogyne, négationniste, islamophobe, s'est "libérée", utilisant à merveille la rhétorique du "il est interdit d'interdire", lors même qu'il serait de bon ton de diaboliser mai 68. Le scandale est venu de ce que j'ai fait remarquer qu'il pouvait y avoir un air de famille entre tel "procès du métissage généralisé", tel appel à la "restauration des valeurs viriles ou familiales", telle "exaltation de la France éternelle" contre les métèques et des thèmes orchestrés autrefois et aujourd'hui encore par l'extrême droite organisée. Ce n'est pas moi qui ai inventé ces déclarations ahurissantes au lendemain du 21 avril 2002, où l'on entendait dire par des clercs distingués et démocrates, forcément démocrates et républicains, que c'était "le réel" qui avait voté Le Pen ! Où le président du CRIF se réjouissait du score atteint par le même Le Pen (présent donc au deuxième tour), car cela allait "calmer" les musulmans... Appeler "réel" un montage de fantasmes où des problèmes objectifs (la sécurité des personnes, l'école) sont présentés de façon déformée par l'idéologie et le parti pris, voilà une opération payante, mais franchement malhonnête. Le procédé, la "ficelle", ne date pas d'hier. Le *retour au réel* fut une scie de la propagande pétainiste et le titre d'un livre de Gustave Thibon, idéologue officiel du régime de Vichy. Il y a aussi de faux problèmes, créés de toutes pièces par les passions politiques (Immigration, Islam), mais qui, à force d'être martelés, finissent par avoir la force de l'évidence. En 1938, 1940, une impressionnante brochette d'intellectuels de tous bords était convaincue qu'il existait une "question juive" en France. Nombre d'entre eux auraient sursauté si on les avait taxés d'antisémitisme. Quel regard portons-nous sur eux aujourd'hui ? "On passe d'un antiracisme dogmatique et absolu à une nouvelle forme de racisme très dangereuse. Dire que l'antiracisme est pire que le racisme, c'est ne

rien dire du tout. C'est une rhétorique utilisée par certains qui veulent se faire passer pour plus malins qu'ils ne sont. C'est une posture qui ne séduit que les faibles d'esprit" (Tony Judt).

"Le vent tourne au pays du multiculturalisme" (suédois) ; "La fin du modèle néerlandais d'intégration" ; "Une guerre culturelle est en cours" (au Danemark), "L'air du temps est conservateur" (en Allemagne, selon la revue *Cicero*). Bref, "A droite, droite !" partout ; de la Suède au Portugal se décline sur tous les tons l'idée d'un retournement complet de conjoncture idéologique. Les vaches sacrées de la période antérieure sont traitées sans ménagement. Le "patriotisme constitutionnel", *arche sainte* de l'Allemagne démocratique ? De la "masturbation politique", c'est le grand écrivain Martin Walser, ancien du prestigieux "Groupe 47" qui le dit, pas un démagogue populiste. L'histoire exemplaire de ces deux frères britanniques issus du trotskisme, que rapporte *Courrier international* (22 juillet 2007), montre que c'est bien l'ensemble du champ politique qui a connu un glissement tectonique vers le conservatisme, y compris donc, à gauche. Car si l'un des deux ex-militants du *Socialist Workers Party* est devenu un réactionnaire bon teint – cela ne l'empêchant pas d'être mal à l'aise dans le parti conservateur et de se sentir "chez lui" dans les congrès travaillistes – son supposé frère de gauche est en fait... un néoconservateur, qui a soutenu la guerre en Irak et qui critique *The status quo Left*.

Dans cette grande confusion des valeurs et des mots, la responsabilité des intellectuels publics est clairement engagée. Nous assistons à une nouvelle "trahison des clercs", sous couleur de défendre la République, la laïcité, le droit des femmes, les Lumières, que sais-je encore ! Et il faut toujours entendre le discours subliminal : la République *contre* les *immigrés* (basanés) qui menacent l'*identité nationale*. La *laïcité* contre l'Islam exclusivement et sa présence chez nous. Le *droit des femmes*, oui ! mais surtout contre le *garçon arabe*. Les Lumières, comme fétiche identitaire occidental, dans le *choc des civilisations*, etc.

Souvent issus de la gauche politique ou de la contre-culture, les clercs en question partagent des allergies communes et prônent le retour à l'autorité et aux valeurs traditionnelles – parfois jusqu'à un retour ostentatoire à la foi. Ils ont également en commun certaines lectures (Burke, un certain Tocqueville, et surtout Leo Strauss et Carl Schmitt). Mais il faut tenir compte d'une exception française : alors qu'en Allemagne, en Italie, aux Pays-Bas, tout comme de l'autre côté de l'Atlantique, les repentis de la gauche et de l'extrême gauche ne font pas mystère d'avoir trouvé leur *chemin de Damas*, chez nous on

se heurte au mur de la dénégation permanente. Tout est dit, et pas toujours entre les lignes, et pourtant, dès qu'il s'agit de nommer ces discours racistes, misogynes, homophobes, islamophobes, c'est le blasphème, le sacrilège ! Là où un Marcello Veneziani en Italie ou un Günter Maschke en Allemagne se targueront de leur (re)découverte d'une "culture de droite" – et pourquoi pas ? – leurs homologues français crieront à la diffamation, à l'*inquisition*, aux méthodes *staliennes*.

J'ai, pour ma part, *appelé un chat un chat*. C'est pourquoi sans doute mon constat fut jugé insupportable, et ce jusqu'à ce jour, par certains. Il est savoureux, soit dit en passant, de voir ceux qui se targuent soir et matin d'appeler les choses par leur nom s'offusquer qu'on leur applique, tant soit peu cet adage de sagesse populaire. Ils n'aiment pas non plus qu'on leur rappelle leur constant refus du débat, leur *radicalité* toujours aussi irrespectueuse des faits et des enquêtes auxquelles ils opposent, toujours impavides, leur intime conviction "platonicienne" et *l'œil du Peuple* (de préférence blanc et chrétien au jour d'aujourd'hui...) qui, on le sait, "voit juste". Comme l'avait noté Adorno il y a bien longtemps, ce sont souvent les mêmes qui après avoir joué le désordre systématique, orchestrent ensuite le retour à l'ordre⁽²⁾. Ce retour n'épargne aucun domaine. C'est le triomphe de ce que certains ont appelé (aux USA) une "contre-contreculture".

Dans un éditorial très synthétique, Pierluigi Mennitti, responsable de *Alleanza Nazionale* "postfasciste", directeur de la revue *Ideazione*, expression d'un *think tank* très influent de *la Casa delle Libertà* (la maison des libertés), coalition des droites berlusconistes, écrit : "Des arts à la pensée politique, de la littérature à la musique et jusqu'au sens commun de la société, partout triomphe l'esprit conservateur⁽³⁾..." Mennitti a repéré trois axes de pénétration de cette *reconquista* : "le niveau artistique, avec l'épuisement des avant-gardes ; le plan économique, avec la fin de la société hédoniste et le retour de la sobriété ; le niveau politico-social, avec la demande d'ordre et de sécurité liée aux nouvelles exigences identitaires et religieuses..." Notons que l'idéologue de *Alleanza Nazionale* "post-fasciste" parle vrai, contrairement à certains intellectuels français. Il ne voit

(2) Theodor W. Adorno, "Les fameuses années 1920", *Modèles critiques*, Payot, 1982, p. 51. (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

(3) Revue *Ideazione* n° 5, p. 6.

aucune raison de cacher le lien étroit entre les revendications d'*ordre et de sécurité* et la montée des *exigences identitaires/religieuses*, dont il dit, ingénument, qu'elles ont aussi pour fonction de s'opposer au "radicalisme islamique, perçu comme un danger pour la société européenne, également"⁽⁴⁾. Mennitti ne manque pas de remarquer que le "sentiment écologique" est à présent récupéré par les conservateurs dans un sens qui leur est propre, et qui se rapprocherait de la "sauvegarde du Créé" chère au pape Benoît XVI. Il s'émerveille, en généralisant ce constat, de voir la jeunesse allemande redécouvrir ses "racines chrétiennes... les valeurs de la Famille..., le sentiment religieux", à la stupeur de la "Laïcissime intelligentsia allemande".

Qu'on me permette à présent un petit "arrêt sur image". Cela faisait quelques mois que je ruminais un sentiment de rage. Exactement depuis le 8 mai 2002, quand, à la lecture d'une affiche publicitaire à un kiosque à journaux, j'avais eu l'impression de recevoir un coup au plexus. Le titre choisi par l'hebdomadaire *Valeurs actuelles* pour barrer sa page de couverture et traduire les résultats de l'élection présidentielle était : "Le retour à l'Ordre". Me revinrent alors en mémoire d'anciennes images : après la Grande Guerre, nombre d'artistes d'avant-garde avaient, sacrifiant au chauvinisme ambiant, promu une retraite vers les valeurs classiques et "françaises". Un des phares de cette réaction n'avait été autre que Jean Cocteau, qui la théorisa dans plusieurs écrits, dont l'un portait un titre éloquent : *Le Rappel à l'ordre*⁽⁵⁾. Faute sans doute d'une culture suffisante, de virulents critiques glosèrent sur mon côté pion (je voulais leur *taper sur les doigts*, les *normaliser* et autres fadaïses). Mais il ne s'agissait pas que de cubisme ou de ballets russes. Dansant devant mes yeux, ces quinze caractères me donnaient l'impression d'être revenu aux pires moments des contre-révolutions du XIX^e siècle. L'éternel *parti de l'ordre* triomphait. Un démagogue fasciste avait accédé à la place symbolique de finaliste au titre de *roi électif de France*, et le journal de François d'Orcival – préposé au rôle de pont entre la *droite républicaine*... et les autres qui le sont moins – soulignait avec une lucidité impitoyable que, même défait, il allait voir ses idées inspirer secrètement les futurs gouvernements de la France. Tout cela, sous les apparences d'un coup de massue, ne tombait pas

(4) *Ibid.*

(5) *Le Rappel à l'ordre*, Stock, Delamain et Boutelleau, 1926.

du ciel... On pouvait constater un changement de climat à la fin des années 1990 dans les romans, les films, les essais, voire dans les dîners en ville. Aussi, lorsqu'il me fut proposé par Olivier Mongin, Pierre Rosanvallon et Thierry Pech d'y réfléchir dans les limites d'un court essai, je n'hésitai pas à relever le défi. La matière était ce qui manquait le moins, car le cataclysme du 11 septembre 2001, puis le coup de tonnerre du 21 avril 2002 avec l'arrivée de Jean-Marie Le Pen au deuxième tour de l'élection présidentielle, affolaient les boussoles. Tout indiquait qu'une pensée réactionnaire qui n'avait rien de très classique prenait tout à coup le visage de l'audace et de la "nouveau". *Mon rappel à l'ordre* eut donc l'ambition de susciter un débat sur cet étrange tour de passe-passe. C'était beaucoup demander sans doute. Le débat n'eut pas lieu. En lieu et place une tempête médiatique et une mise à l'index du livre et de l'auteur. Oh, rien de grave ; pour l'essentiel les inquisiteurs se recrutaient dans cette faune de "soi-disant philosophes" et de "sociologues d'opérette" dont parle avec esprit mon ami Guillaume Weill-Raynal ; sans oublier ces journalistes incultes, dont des observateurs sereins ont pu noter qu'ils ne connaissaient aucun de mes écrits antérieurs, et n'avaient même pas cherché à savoir s'il en existait ! Il y eut pourtant des tentatives honnêtes de comprendre ce qui s'était passé. Des sociologues des médias ont fait là-dessus un travail très éclairant auquel je ne puis que renvoyer⁽⁶⁾. En vérité on a surtout assisté à une chasse à l'homme. Tant il est vrai que la vie intellectuelle en France, faute de véritables instances de légitimation, donne l'impression d'une "Camorra" (Alfred Grosser), d'une guerre de tous contre tous où un *pathos* mortifère prolifère. Guillaume Weill-Raynal parle pour sa part de "pourrissement de l'esprit public à travers une sous-intelligentsia de gogos et d'idiots utiles prêts à gober les fadaïses des *fast-thinkers*"⁽⁷⁾.

Fort heureusement il n'y a pas que cette "restauration rapide" de l'esprit. Le livre de Serge Audier⁽⁸⁾, pour ne parler que de lui, a été un beau *pavé dans la mare* de ce que lui-même appelle une "restauration intellectuelle". Aujourd'hui le bilan de ce *backlash*, comme disent les Américains, est singulièrement lourd. Ce ne sont pas seulement

(6) Je renvoie aux contributions d'Antoine Schwartz et de Thierry Teboul sur la polémique des "nouveaux réacs" et la "remise en ordre" qui s'en est suivie dans : David Buxton et Francis James (sous la dir. de), *Les Intellectuels de médias en France*, L'Harmattan, 2003.

(7) Guillaume Weill-Raynal, *Les Nouveaux Désinformateurs*, Armand Colin, 2007.

(8) Serge Audier, *La Pensée anti-68*, La Découverte, 2008.

les conquêtes démocratiques d'un demi-siècle qui sont remises en cause, c'est le vocabulaire même qui est perverti jour après jour. Une "novlangue", ce cauchemar *orwellien*, s'impose sur fond de perte générale des repères. C'est ce qu'on pourrait appeler la LQR (Lingua Quintae Reipublicae, langue de la Cinquième République), que décorative Eric Hazan, qui n'y met pas toujours la même chose que moi, mais c'est un détail. Tout commence toujours par une critique de l'égalité. Ainsi Max Horkheimer en 1965⁽⁹⁾ : "Égalité. Qu'en démocratie ne doit plus avoir lieu la distinction entre les honnêtes gens et la crapule ne veut pas dire que la crapule a cessé d'exister." Et on passe aisément de ce constat robuste à la reconnaissance de Bonald et de Maistre comme ancêtres légitimes de la "critique sociale". Si on pense qu'il y a plusieurs humanités...

PERSÉCUTÉS PERSÉCUTEURS

Pour faire oublier les procès pour incitation à la haine raciale qui leur étaient régulièrement faits, le Front national ou des officines partageant des convictions proches ont constitué des associations comme l'AGRIF, destinées à lutter contre d'imaginaires haines ou persécutions "antifrançaises" ou "antichrétiennes"... De cette façon, y compris sur le plan judiciaire, l'intolérant, le prêcheur de haine, devenait celui qui protestait contre la discrimination raciale ou religieuse ! La leçon a été retenue par de ci-devant professionnels de la lutte contre... le Front national et les négationnistes. On peut manier sans honte des oxymores meurtriers comme celui de "minorité tyrannique", pour stigmatiser la jeunesse des quartiers populaires. Comme beaucoup d'autres trouvailles sémantiques ("pensée unique", "droit-de-l'hommisme" "mondialisme"), le thème du "racisme antiblanc" ou "antifrançais" a migré silencieusement, par étapes successives de l'extrême droite à la droite "respectable", puis de cette dernière à une gauche "giflée par la réalité" (Irving Kristol). Comme le dit très justement le philosophe Lucien Oulabbib : "Le paradoxe de la pensée unique c'est qu'il y en a plusieurs". Cela vaut aussi bien pour l'instrumentalisation de peurs légitimes, les manipulations des mémoires blessées (génocides, colonisation, etc.) pour, en définitive, "blâmer la victime" ou pour la diabolisation – pratiquée dans d'autres lieux – du "libéralisme", terme devenu aussi riche par sa charge affective, que pauvre de signification rationnelle. L'antifascisme devient suspect.

(9) *Notes critiques sur le temps présent*, Payot, 1993.

On déplore une scandaleuse “amnésie du communisme”, que l’on oppose à une supposée “hypermnésie du nazisme”. Ce dernier devient même, chez Nolte, la “réponse” à un “crime asiatique” originel ; point de départ de la guerre civile européenne (qui commencerait en 1917). Le *bad guy* était hier le “salaud” (Sartre) qui ne s’engageait pas, indifférent à la *misère du monde*. Aujourd’hui c’est le “progressiste”, collaborateur conscient ou “idiot utile” de tous les totalitarismes. Le problème, c’est que la catégorie n’est plus aujourd’hui qu’un stigmate que nous jetons à la tête de celui dont la tête ne nous revient pas parce qu’il soutient des positions incorrectes (à propos de la xénophobie, des banlieues, de la loi sur le voile islamique, des inepties islamophobes de pseudo-spécialistes, de l’occupation israélienne de Gaza et de la Cisjordanie, etc.). Un peu comme “fasciste” dans les années 1960. Évidemment les “compagnons de route” et les “idiots utiles” existent, et leur rôle d’appui, leur complaisance pour les idéologies extrêmes, voire pour la violence, doit être dénoncé. Il faudrait montrer comment un nouveau “parti intellectuel”, qui ne s’appuie pas comme la “Sorbonne” d’avant 1914 sur une compétence vérifiable, s’emploie, sur les deux rives de l’Atlantique, à instrumentaliser cette vigilance. Au nom de quoi ? Sans qu’il y ait concertation entre des réseaux et des mouvements parfois divisés sur des points importants, il apparaît au terme de l’enquête qu’il y a convergence pour revenir sur les “errements” de 1968, voire sur les “erreurs” que furent Les Lumières et la Révolution française. Enfin on reviendra sur le *double bind* qui affecte et obscurcit cette hostilité, plus ou moins perceptible dans certains lieux que dans d’autres, aux Lumières et à la démocratie. Il serait logique de les considérer, en bonne logique conservatrice, comme les racines du mal. Mais la lutte contre l’islamisme implique par contre de fustiger l’Orient arriéré au nom des valeurs d’un Occident avancé. D’où une formidable contradiction dans le discours quand il s’agira en permanence de fustiger le “progressisme” (complice de “l’islamo-gauchisme”) chez soi tout en faisant reproche à l’Autre de fouler aux pieds les droits des femmes, des homosexuels, la laïcité, etc., dont le moins qu’on puisse dire est qu’on ne les idolâtre pas. Parfois même la contestation des valeurs occidentales modernes, comme l’ont montré Buruma et Margalit dans leur livre⁽¹⁰⁾ est la même des deux côtés. Comment prôner la “société ouverte” chez les autres et la refuser chez soi ?

(10) Ian Buruma & Avishai Margalit, *L’Occidentalisme. Une brève histoire de la guerre contre l’Occident*, Flammarion, 2006.

MAURRAS, LE RETOUR

N'est-il pas paradoxal en effet de voir un communautarisme "occidental" exacerbé s'insurger contre... le communautarisme (arabomusulman) qui ronge les sociétés occidentales ? Universaliste pour les autres, ethnocentriste pour soi-même, telle est l'étrange philosophie de beaucoup de néoconservateurs français... Nul, on le sait, n'a porté plus loin et plus systématiquement ce *double bind* que Maurras, à la fois *occidental* de choc et nationaliste français. On assiste aujourd'hui à un véritable *come back* du Martégal. De ce dernier, on réhabilite aussi ce que Thibaudet appelait son "Catholicisme du dehors". Il s'agit de faire alliance avec l'Eglise romaine comme "Eglise de l'Ordre", en oubliant le "poison" d'un Evangile trop souvent "subversif" des hiérarchies sociales. Héritier du "catholicisme déchristianisé" de Joseph de Maistre. Certains reprennent bruyamment aujourd'hui la démarche maurrassienne, sans citer leur source. Ce sont ceux qu'en Italie on appelle depuis quelques années les "athées dévots" ou les "théoconservateurs". Olivier Abel a repris ce terme dans un entretien à *Réforme* et dans un article de la revue *Esprit*. Le phénomène en soi n'a rien de nouveau. Le philosophe protestant, après la presse italienne, nous rappelle que déjà Charles Maurras fut catholique "politiquement" pendant des décennies... sans avoir la Foi. Mais le chef de l'Action française était aussi, ouvertement, contre-révolutionnaire, ennemi irréconciliable de la démocratie. L'originalité des nouveaux athées dévots est de vouloir "sauver" la démocratie aux côtés de ceux qui ont les moyens de "résister" à ses toxines. En Italie, Oriana Fallaci aimait à se définir, à la fin de sa vie, comme une "athée chrétienne". Ensuite nous rencontrerons inévitablement un personnage haut en couleur, Giuliano Ferrara. Ferrara, ancien communiste, est directeur du quotidien *Il Foglio*, qui soutient Berlusconi *bec et ongles* en utilisant les méthodes rodées de la polémique gauchiste. Non moins important dans cette constellation, l'ancien président du Sénat, Marcello Pera. Il s'est ensuite rallié au parti radical de Marco Panella, connu pour ses positions libertaires dans le domaine des mœurs. Pera à l'époque s'était fait le vulgarisateur inlassable de Karl Popper.

L'ORIGINAL ET LA COPIE

Il n'y a pas de véritable équivalence du niveau "théorique" entre les mouvements d'idées des deux côtés de l'Atlantique. Ce serait faire injure aux néoconservateurs américains que de le prétendre. Eux au moins savent ce qu'est le travail intellectuel, ils en respectent les

règles minimales et produisent parfois des ouvrages qui méritent une discussion approfondie. Alors que chez nous... D'un certain point de vue, l'histoire se répète en farce ! Mais il ne faut pas s'arrêter aux aspects histrioniques de certaines postures, chroniques, dans l'intelligentsia française où le ridicule n'a jamais tué. En France cependant, même en tenant compte de petits groupes d'intellectuels directement "branchés" sur la droite religieuse ou "straussienne" américaine ("Cercle de l'Oratoire", une partie de l'équipe qui publie la revue *Le meilleur des mondes*), il n'y a pas d'équivalent véritable au néoconservatisme américain. La raison principale est à chercher du côté du rapport à l'identité nationale ; patriotisme américain inconditionnel d'un Irving Kristol ou Norman Podhoretz (un livre autobiographique de ce dernier ne s'intitule-t-il pas *My love affair with America* ?). Au contraire, leurs imitateurs français ont un problème avec la France et l'Europe, jugées faibles et décadentes, non purgées au surplus de leurs "penchants criminels" à l'antisémitisme. Il n'existe pas non plus un travail théorique de grande ampleur comparable à celui effectué dans les *think tanks* "néocons" d'outre-Atlantique, du moins jusqu'à présent, et malgré l'existence de *Controverses* (dirigée par Shmuel Trigano) et qui articule dénonciation des élites israéliennes "dénationalisées" (lisez : *ashkénazes* et tel-aviviennes...) et défense de l'Occident, dont Israël (une vraie nation guerrière, l'antithèse de la "Vieille Europe" décadente) serait la pointe avancée. La revue française *Commentaire*, fondée en 1978 pour soutenir Barre et Giscard contre le Programme commun, n'est pas exactement le décalque du *Commentary* américain, revue spécifiquement juive avec un passé de gauche.

Le néoconservatisme américain est une nébuleuse qu'il est difficile de ramener à l'unité⁽¹¹⁾. Venue de l'extérieur, l'étiquette ne convient pas à tous les intéressés. Les différences entre *néo* et *paléo*-conservatisme sont parfois considérables. De par leur *background*, les néoconservateurs restent, pour une partie d'entre eux, marqués par les idées de révolution permanente, de changement politique par la force des armes, d'avant-garde. Y a-t-il place pour un phénomène équivalent en France ? Depuis le 11 septembre 2001, date après laquelle George W. Bush, jusque-là plutôt conservateur classique ("jacksonien") s'appuyant sur la droite religieuse, s'est rapproché des cercles "straussiens" les plus activistes en politique extérieure, on ne cesse de poser la question. Très suggestive radiographie du néoconservatisme

(11) Voir la récente et claire mise au point de Francis Fukuyama, qui a pris ses distances : *D'où viennent les néoconservateurs ?*, Grasset, 2006.

par Fukuyama (2006) : léninistes (primat de l'avant-garde qui impose la démocratie) *versus* marxistes (qui privilégient l'“activité révolutionnaire des masses”). Cette vision “révolutionnaire” suppose évidemment un Ennemi, puisque l'Empire du Mal d'hier a disparu.

ISLAMOPHOBIE, L'ANTITOTALITARISME DES IMBÉCILES

L'islamisme ou même l'Islam est-il la figure contemporaine, nouvelle, du totalitarisme ? La question est posée, martelée chaque jour⁽¹²⁾. Elle fait corps avec le thème de la “Quatrième Guerre mondiale”, orchestré par les mêmes milieux. Un spectre hante en effet l'Europe : l'Islam, pourrait-on dire, en parodiant les auteurs du *Manifeste du parti communiste* qui raillaient par cette formule-choc la grande peur de leurs contemporains (1847). L'Islam a donc remplacé le communisme comme Ennemi schmittien. Mais il y a une différence notable... Le spectre rouge a toujours été un cauchemar pour les conservateurs. L'Islam par contre *divise* les intellectuels de droite depuis fort longtemps, unis contre le “péril juif”, qui souvent ne faisait qu'un à leurs yeux avec le “péril rouge”... La civilisation musulmane est en effet considérée par certains contre-révolutionnaires comme “traditionnelle” et donc un modèle pour l'Occident “décadent”. Il faut le dire : l'ignominie d'un certain discours islamophobe, même revêtu des oripeaux de la “science”, ne le cède en rien à l'ignominie de l'antisémitisme de naguère, visant d'autres “Sémites”. Animalisation, insultes à une religion arriérée et cruelle, reprise au mieux des arguments des “régénérateurs” des Lumières que l'on agonit aujourd'hui (Bonaparte) pour leur traitement du... judaïsme, lecture simpliste de leurs textes sacrés à laquelle aucune des Ecritures connues ne résisterait. Comme les Juifs de naguère, on leur tient à la fois rigueur de leur volonté d'isolement et de ce qu'ils sont une menace invisible lorsqu'ils se fondent dans la masse ; on prête à une masse de discriminés, qui souvent n'ont ni travail ni logement décent, une volonté de domination sur les pays d'accueil (“Réduire les Européens chrétiens en *dhimmitude* !” ; on parle sans rougir de “djihad de proximité” (*sic*) pour parler de demande minimale de liberté de culte (interdits alimentaires, constructions de mosquées, etc.). Quelques voix, dont Robert Castel⁽¹³⁾, Emmanuel Todd⁽¹⁴⁾ s'élèvent à présent pour dire : “Assez !”...

(12) Cf. Thierry Pech, “L'islamo-totalitarisme et ses ennemis”, in *La Vie des Idées*, juillet-août 2006, n° 14.

(13) Robert Castel, *La Discrimination négative*, Le Seuil, 2007.

(14) Youssef Courbage et Emmanuel Todd, *Le Rendez-Vous des civilisations*, Le Seuil, 2007.

Il ne faut pas confondre l'islamophobie qui dissimule assez difficilement un racisme pur et simple (dont l'exemple achevé fut Oriana Fallacci et son livre terrifiant *La Rage et l'Orgueil*⁽¹⁵⁾ et celle qui fait corps avec une hostilité globale et sincère à toutes les religions. Ainsi en est-il d'une organisation comme *Prochoix*, qui combat vigoureusement les interventions du Vatican dans l'espace public. On peut trouver sommaires les jugements que porte Fiametta Venner ou Caroline Fourest sur l'islam ou leur lecture du Coran, on ne peut mettre en doute que ce soit leur féminisme exacerbé qui les pousse sincèrement à certaines outrances, et à des alliances qu'on a le droit de juger douteuses, l'exemple achevé étant l'affaire du voile. Mais Caroline Fourest récuse par exemple l'interprétation des émeutes de novembre 2005 comme "pogrom anti-républicain". L'islamophobie à la française mêle mémoire coloniale, imbrication imaginaire de la mémoire de la Shoah et du conflit israélo-palestinien, et défense de "l'Europe chrétienne". Ce sont ces deux derniers facteurs portés à incandescence depuis 2000-2001 (*Intifada-Al-Aqsa*, et *Nine eleven*) qui ont entraîné la redéfinition de la vieille haine des Arabes (en fait des Maghrébins) en rejet d'une religion supposée animer le terrorisme transnational. Gérard Noiriel⁽¹⁶⁾ pense que le candidat Sarkozy a retourné en sa faveur le débat sur la "fracture coloniale", et qu'il a ainsi remporté l'élection. Cette dérive nationaliste et conservatrice n'est pas selon lui, non plus, propre à la France. On la retrouve "de l'Europe au Japon".

HOUELLEBECQ A L'ÉLYSÉE ?

La grande différence entre la situation de 2002 et celle d'aujourd'hui, c'est que les "nouveaux réactionnaires" ne sont plus des éclairés, mais l'état-major intellectuel du nouveau pouvoir. Sans vouloir chasser les bottes d'Eric Besson (première manière !), il y a à l'évidence de nombreux recoupements entre les thèses du "Manhattan Institute", couplées avec celles des néoconservateurs (rappelons qu'elles peuvent diverger sur certains points) et certaines prises de position du candidat, puis du président, Sarkozy. Ce dernier, ne l'oublions pas, n'a jamais caché son admiration pour les imprécateurs néoréacs. Il fait parfois penser à ces romanciers autodidactes qui redécouvrent avec jubilation les classiques de la culture anti-égalitaire sur les quais

(15) Plon, 2002.

(16) *Libération*, 19 novembre 2007.

de la Seine. Mais son programme semble plutôt issu de la grande offensive anti-*sixties*, importée d'outre-Atlantique par le *Club de l'Horloge* et autres officines dans les années 1980. Il suffit de reprendre les grands axes de sa campagne, on y trouve :

- Le procès du “relativisme” des années 1968, contre lequel son premier ministre a, le 27 juin dernier, publié un communiqué de victoire,

- la critique de l’“assistanat”,
- l’affirmation d’une prédisposition “génétique” au crime,
- et celle des déterminismes culturels irréductibles,
- l’insistance sur un certain retour de la religion dans la sphère publique,
- le conservatisme “compassionnel” centré sur les “victimes”,
- la stratégie “gramscienne” orientée vers la conquête du “pouvoir culturel” (cf. *Ideazione, Reset* et autres *think tanks* œuvrant pour la *Right Nation* en Italie), “Réunir les campagnes 1995 de Chirac et de Balladur” (citation des mots d’ordre de la campagne du candidat Sarkozy de 2007) ; “La religion, le nationalisme et la croissance économique sont les trois piliers du néoconservatisme” (titre d’un article de I. Kristol, devenu slogan).

Il y a aussi des différences. Sarkozy ne met pas en cause l’anarchie des mœurs, la “révolution sexuelle”, comme le font les néoconservateurs américains.

Remarquons en tout cas que, sauf en ce qui concerne “la protection de la vie, de la conception à la mort naturelle”, son programme rejoignait en tous points celui énoncé par le sénateur italien Marcello Pera (un “athée dévot” exemplaire) dans son *Manifeste pour l'Occident, force de civilisation* (“– priver le terrorisme de tout soutien ou justification ; – intégrer les immigrés au nom du partage des valeurs ; – démanteler la bureaucratie parasitaire ; – affirmer la valeur de la famille comme société naturelle fondée sur le mariage ; – défendre la liberté et l’égalité comme valeurs universelles ; – préserver la séparation de l’Eglise et de l’Etat sans céder à la tentation laïciste de reléguer la dimension religieuse à la sphère privée ; – promouvoir un pluralisme salutaire dans le domaine de l’éducation.”). Et, rappelons la fière conclusion de ce manifeste : “Qui oublie ses propres racines ne peut être libre et respecté”.

La leçon ne devrait pas être perdue pour les gauches européennes.